Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1941-1942)
Heft: 9

Artikel: Johann Heinrich Füssli : peintre anglo-suisse
Autor: Derwent
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-759613

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Johann Heinrich Füssli

Peintre Anglo-Suisse

Conférence prononcée en Novembre et Décembre à Berne et à Zurich

par Lord Derwent

Attaché Honoraire à la Légation de S. M. Britannique

Le fait que mon sujet de ce soir est ce qu'on peut appeler un „sujet-pont" entre la Grande Bretagne et la Suisse, et que nous autres Anglais, nous pouvons revendiquer Füssli comme l'un des notres, ne serait-ce qu'à cause de son long séjour parmi les brumes londoniennes n'enlève rien au danger de mon entreprise. Le 19e siècle a reveillé toutes les sensibilités nationales, le 20e les a exacerbées; inutile de s'ériger en critique contre un pareil état de choses; autant vaut essayer d'arrêter un torrent avec des digues en paille — de sorte que vous êtes, au besoin, capables de considérer cette fuite, cet abandon comme étant ipso facto, matière de scandale, et de colorer de ce préjugé votre attitude envers la totalité de l'oeuvre de Füssli, oeuvre qui d'avance ne fait aucune concession au goût du public, qu'il s'agisse du public de nos jours ou de celui du 18e siècle. En outre, vous pourriez, au besoin, vous sentir enclins, puisque, quand même, l'exposition zurichoise de 1926 autant que celle qui vient de se fermer tout récemment, l'ont de nouveau reclamé pour le patrimoine national, à trouver que je comble les dommages par des injures, comme nous disons chez nous, en vous rappelant de nouveau que, bien que le prophète se trouve maintenant honoré dans son pays, c'est chez nous qu'il a vécu, travaillé, et a été soumis à la douche écossaise des critiques et des louanges. La seule défense logique que je puisse d'avance tenter d'échafauder contre votre justifiable courroux est une double défense; j'es-

père d'abord que beaucoup de choses, même des erreurs, me seront pardonnées, parce que j'ai beaucoup aimé votre pays, et ensuite, je crois pouvoir vous assurer que la gloire de Füssli — Fusely n'est plus un colosse de Rhodes dont un pied serait en Albion et l'autre en Helvétie, mais qu'elle est une gloire mondiale ou, en tout cas, est digne de l'être et le sera bientôt.

Votre compatriote est né, donc, à Zurich le 5 février 1741, le second de cinq enfants, trois garçons et deux filles, les seuls survivants de la très nombreuse progéniture de Johann Caspar Füssli et de sa femme Elisabeth Waser, zurichoise comme son mari. Comme il arrive souvent, une longue lignée d'artisans a abouti à un peintre, et dans le cas présent, à une famille de peintres; car les Füssli ont été connus comme fondeurs de cloches, fabricants de fusils et orfèvres au 14e et jusqu'au 16e siècle, et ensuite comme peintres. Johann Caspar fut une personnalité pleine d'intérêt; il était portraitiste, travaillant à Vienne, à la cour de Rastadt, chez le prince de Württemberg, à Düsseldorf et à Ludwigsburg, à Nürnberg, où il se lia avec le peintre allemand Kupetzki, à Augsburg et à Munich, d'où à l'age de 34 ans il rentra à Zurich. A Zurich il devint ami du fameux Bodmer et par lui put entrer en communication avec Kleist, Klopstock et Wieland, et établir un lien, peu à peu, avec le peintre Mengs et le classique Winckelmann, qui devint son intime.

Donc, ambiance bien faite pour l'encourager un enfant doué. Mais, avec l'inconséquence des parents, Johann Caspar finit par vouloir destiner son fils Johann Heinrich à une carrière de pasteur et de prêcheur, et par surcroit, se méfiat de ce fils maladroit: „Faites attention à cet enfant", disait-il, „car il détruit ou il abime tout ce qu'il touche". Mais le pasteur qu'avait appelé le père pour enseigner à Johann Heinrich les langues classiques et pour lui lire des oeuvres pieuses, avait beau se dépenser; Füssli racontait plus tard en 1802 à un ami anglais qu'il dessinait la nuit, au lit, à la lumière de la chandelle, n'ayant que huit ans, et que, le jour, il se servait tour à tour des deux mains, espérant ainsi tromper la surveillance. Lorsqu'il eut 12 ans, la famille Füssli se transporta dans la campagne zurichoise, à cause de la faible santé de Madame Füssli, cette mère dont Johann Heinrich garda

sa vie entière un tendre souvenir. A la campagne, l'enfant eut le loisir de s'adonner, en compagnie de son frère Caspar, à l'étude de l'entomologie; et lorsque plus tard nous voyons dans ses fantaisies shakespeariennes apparaître ces personnages mi-fées, mi-phalènes, nous verrons avec quelle exactitude il saura dessiner ailes et antennes. Trois ans après, la famille rentra à Zurich, et Johann Heinrich fut envoyé poursuivre des études plus sérieuses au Collegium Carolinum, dont il finit par devenir agrégé, et ou il noua une amitié qui devint précieuse, celle du physiologue Lavater, et d'autres avec les Usteri et les Hess, cette famille dont il admira et dessina les femmes, Marta et Maddalena. Nous pouvons noter en passant que c'est Martin Usteri qui composa la fameuse chanson „Freut euch des Lebens", que Rossini entendit Metternich siffler un jour et qu'il introduisit dans l'ouverture de son opéra „Sémiramide". Bodmer et Breitinger, déjà préoccupés de leur reformes de la langue allemande, enseignaient tous les deux au Collège Carolin; et c'est Bodmer, l'ami de son père dont il fit plus tard le fameux portrait exposé récemment à Zurich, qui encouragea Johann Heinrich dans ses premières tentatives littéraires, en lui proposant comme modèles Wieland et Klopstock. Je ne sais si un livre comme l'„Oberon" de Wieland est encore populaire en Suisse alémanique; il possède, me semble-t-il, encore un certain charme, le charme d'une turquerie romantique avec une petite pointe voltairienne. Sur l'amour de Huon de Bordeaux et de sa Rezia-Amanda, il y à des pages d'une sensualité par moments ravissante — et plus tard, notre Füssli peindra des toiles orageusement fantaisistes d'après lesquelles on grava des illustrations pour ce livre. Quant à Klopstock, la remarquable correspondance de Füssli est pleine d'allusions à son talent de poète; il le couvre de fleurs tout en critiquant avec sa franchise habituelle la seconde partie de son poème épique sur le „Messie", „Die 10 letzten Gesänge des „Messias" sind ein Rabengekrächz".

Le biographe suisse de Füssli, Monsieur Arnold Federmann, a été si impressionné par les poèmes de Füssli lui-même qu'il leur a consacré tout un chapitre. Je ne prétends pas être assez expert en matière de poésie allemande pour pouvoir bien les juger; je vois un beau mouvement romantique, de la passion, l'influence

du poète Horace dans le choix métrique — et il existe, en tout cas, un poème écrit à Londres en 1765 et adressé à un de ses amis, le pasteur Pistorius, qui est précieux par ses allusions à ses connaissances du monde littéraire et théatral anglais — aux poètes Thomson et Armstrong, à la tragédienne Mrs. Yates, du Théâtre de Drury Lane. Mais lorsque la peinture le prit et le garda, la poésie finit par devenir son violon d'Ingres — malgré que, notons-le, la littérature, et surtout la grande littérature, pas la production quotidienne, ne cessa de le passionner en tant que lecture; sa peinture est, d'ailleurs, essentiellement une peinture littéraire; ni la peinture pure, comme nous disons depuis Cézanne, ne l'intéressa jamais, ni l'art du portraitiste; il n'executa dans toute sa vie qu'une demi-douzaine environ de portraits. Son accès à la littérature européenne et anglaise lui a été, en plus, facilité et par ses études intensives des langues étrangères commencées déja au collège, où il apprit solidement l'anglais, le français et l'Italien, langues qu'il finit par manier avec une maitrise véritablement étonnante, et par l'impulsion que pendant toute cette période donnait la groupe des pontifes littéraires zurichois, Bodmer, Breitinger, Sulzer, Haller et Winckelmann contre le rococo français et le „Franzosentum" et vers le folklore germanique, des sagas comme le Nibelungenlied, et même (grande innovation) vers Dante, Dante le délaissé, Dante pour lequel même Goethe, tout en s'enthousiasmant, fit quelques réserves. Quant à l'Angleterre, Füssli, déjà, à l'école, fit une traduction de „Macbeth", en allemand, et Shakespeare le hanta une vie entière. En ce qui concerne la Suisse, il était entrainé vers le dynamique: vers ce Rousseau qui va mettre le feu au siècle — ce qui convenait très bien à une nature qui ne cessa d'être violente.

De cette violence souvent noble, nous allons bientôt trouver un exemple décisif. Ce révolté né ne se contenta pas de griffonner subrepticement des caricatures de ses maîtres d'école qui faillirent lui valoir une expulsion, dont il ne fut sauvé que par Bodmer; on n'avait, évidemment, pas grand'chose d'autre à lui reprocher, sauf peut-être sa haine de la science mathématique, qui lui fit dire: „L'archange Gabriel fût-il envoyé exprès pour me l'enseigner, il aurait raté sa mission." Il alla bien plus loin. Lorsqu'il s'est agi de lui trouver une pro-

fession à sa sortie du collège, son père fit l'aveugle et le sourd devant son penchant pour la peinture, et en 1761, en même temps que Lavater, Johann Heinrich devint pasteur.

Mais voici que la mauvaise graine germa subitement; et ces deux démons du siècle, Voltaire et Rousseau, le poussèrent, en compagnie de Lavater et de deux membres de la famille Hess, à un geste révolutionnaire. La découverte fut faite que le Landvogt Grebel, gendre du bourgmestre de Zurich, était coupable de certaines spéculations dans une affaire de ventes de propriété. Cette jeunesse échevelée n'hésita pas à s'attaquer à ce représentant de la puissante oligarchie zurichoise, d'abord en lui envoyant une lettre anonyme qui menaçait de la dénoncer, puis, après avoir reçu pour seule réponse un silence absolu, en publiant un pamphlet, également anonyme, sous le titre „Le Magistrat Injuste". Celui-ci tomba dans les mains du Conseil de Zurich. A ce moment-là, Füssli et Lavater s'en déclarèrent les auteurs. Après enquête dûment conduite, le magistrat fut disgracié et s'enfuit de la ville. Triomphe sur toute la ligne. Toutefois, la prudence finit par l'emporter: une jeunesse native d'une ville n'en brave pas impunément les dirigeants; celle-ci fut punie avec un Verweis, pour Verletzung der Form. Pour éviter les suites possibles de leur action, Füssli, Lavater et les deux Hess se décident de faire dans l'année 1763, un court séjour en Allemagne, emmenés à Berlin par Sulzer, qui était professeur de mathématique au Collège de Joachimsthal. L'oiseau s'était envolé; sauf pour quelques rares journées, il ne rentrera plus. Ces quatre audacieux se mirent donc avec Sulzer en route.

A Berlin, Füssli, dont les préoccupations sont encore principalement littéraires, se met à traduire en allemand les lettres de cette spirituelle voyageuse du 18e siècle, Lady Mary Wortley Montagu, travail qui lui rapporta 7 louis. Il continue à se passionner pour Winckelmann, dont il avait apporté la correspondance publiée par son père, et dont il qualifia l'Histoire de l'Art de „vortrefflich". Mais l'artiste ne se laissa pas étouffer par le littérateur. Il passa l'été de 1763 chez un Professeur Spalding à Barth en Poméranie, puisque Sulzer devait s'absenter de Berlin. Le Kunsthaus de Zurich possède les amusants dessins-caricatures qu'il a faites de ce Pistorius,

dont j'ai déjà parlé, du professeur et de ses amis; et il existe une charmante gravure exécutée, d'après une peinture faite, dit-on, sur les murs d'un pavillon du jardin de Spalding, qui nous représente toute la bande autour d'une table: les Zurichois, leur ami Arnim, le professeur, et le jeune Füssli lui-même en train de les dessiner sans qu'ils le remarquent. Mais voici qu'à la fin de l'année, subitement, l'ombre de la lointaine Angleterre commence à se projeter sur cette retraite prussienne. Les compagnons repartaient peu à peu pour la Suisse: „Was sollte der verwaiste Füssli in dieser Sandgrube thun?" Le destin l'en délivra, sous la forme de Sir Andrew Mitchell, Ministre d'Angleterre en Prusse. Rentré de Barth, Füssli se trouva devant un projet, mis sur pied par les intellectuels allemands et suisses, d'organiser des échanges littéraires plus réguliers avec la Grande Bretagne; on lui proposa de s'en charger. Mitchell l'invita chez lui, le présenta au poète-médecin Armstrong, qui devint un de ses intimes et qui était médecin en ce moment-là auprès des forces anglaises en Allemagne, et lui donna quelques lettres de recommendation. A la fin de 1763, Füssli partit pour l'Angleterre.

Ce n'est, certes, ni le lieu ni le moment de broder sur des thèmes politiques ou même parapolitiques. Mais avouons qu'à une époque où les régimes absolutistes triomphaient dans une grande partie de l'Europe, et ou les livres français devaient souvent se faire imprimer en Hollande, un poète-peintre amoureux de liberté individuelle et originaire d'un pays qui avait commencé ses luttes politiques en 1291 pouvait être naturellement tenté de choisir comme asile et comme climat favorable (je parle du climat social, bien entendu) un autre pays qui avait commencé les siennes en 1215! Depuis lors, d'ailleurs, la tenacité individualiste et la haine des tyrans n'avait fait que suivre une même route. Un roi perd sa tête au 17e siècle et Cromwell nous lance dans notre première révolution; Milton plaide pour la liberté de la presse et de la pensée; l'Acte „Habeas Corpus" est de 1679; les Stuarts reviennent, mais récidivent, et se font remplacer en 1688 par le Hollandais, Guillaume d'Orange, qui, l'année même de son accession, est obligé de signer le „Meeting Act", qui garantit les assemblées parlementaires annuelles. Le dix-huitième

siècle completa ce développement, surtout dans le domaine littéraire. Comme l'Allemagne, comme la Suisse, on réagit contre un art, une littérature de cour, artificiels, jolis et guindés; on redécouvrit Shakespeare, Homère et Pindare. „Les monstres brillants de Shakespeare plaisent mille fois plus que la sagesse moderne", écrit Voltaire dans ses „Lettres sur les Anglais", livre que brûla le parlement français. On retourne et à la nature et au naturel en même temps, on justifie la passion; le romancier Fielding s'écrit: „J'aimerais mieux omettre les deux premières syllabes du mot ‚gentleman' que le dernier!"; comme Bodmer préconisait le folklore allemand, les Anglais reviennent aux ballades, aux collections de vieilles légendes en vers, et s'entichent d'Ossian, cette ingénieuse supercherie du poète écossais Macpherson. Pendant que les premiers rois hanovriens cessent de présider aux séances du Cabinet, pendant qu'on écrit les vers de „Rule Britannia", cet excellent observateur de chez vous qui s'appelle Beat de Muralt écrivait en 1725: „L'Angleterre est un pays de liberté et d'impunité; chacun y est ce qu'il a envie d'être. Comme les grands tiennent peu à la cour, les petits tiennent peu aux grands, on peut passer la vie sans souffrir de la part des grands, et si l'on veut, sans les connaître; le génie de la nation est pour le sérieux, leur langue est forte et succincte, telle qu'il la faut pour exprimer les passions." L'Abbé Prévost, l'auteur du charmant „Manon Lescaut", traduisait Shakespeare pendant son séjour en Angleterre, et nota que „les cafés et autres endroits publics sont comme le siège de la liberté anglicane"; les „Lettres Persanes" de Montesquieu sont en vérité des lettres anglaises; Rousseau et Diderot rivalisent d'anglophilie, et cette maladie sevit de telle façon en France qu'en 1757 il parut un petit livre protestateur: „Préservatif contre l'Anglomanie". L'oligarchie de Zurich, ses arrestations, sa censure; la tiefste Dunkelheit de l'Allemagne; non — décidément, un ouragan personifié tel que Füssli devait fatalement leur préferer une autre ambiance — celle de cette Albion énergique, impérialiste, assez grossière et un peu folle du 18e siècle.

Accompagnons donc Füssli vers ce Londres de 1763. Les Lettres de Sir Andrew Mitchell l'introduisirent vite dans le grand monde anglais, où d'ailleurs son intelligence, son ori-

ginalité, son talent et sa culture ne pouvait que plaire à la société la plus civilisée que l'Angleterre ait connue à travers son histoire. Il connut des pairs d'Angleterre comme Lord Scarsdale, ancêtre de feu le Marquis de Curzon et propriétaire du beau château de Kedleston; il connut des banquiers comme Coutts, qui habitait St. Martin's Lane, à deux pas du logement qu'il choisit lui-même en Cranbourn Alley, près de Leicester Square, Coutts dont la banque existe toujours dans le Strand; il connut des éditeurs comme Millar et comme Joseph Johnson, qui devint un de ses amis les plus dévoués. Il s'adapta sans grande difficulté à la vie anglaise. La seule concession qu'il fit jamais au public anglais, c'était de changer l'orthographe de son nom; et pour nous il devint, et il est resté, Fusely. Bientôt le voilà mêlé à toute la vie artistique et intellectuelle du pays. Il adora le théâtre, étudia la diction de Garrick, fit de lui des tableaux le représentant dans ses rôles préférés de Richard III et de Macbeth, admira Mrs. Yates dans le rôle d'Hermione; „das Theater von London ist für einen Mann, der eine Seele hat, allein die Reise wert", écrivait-il à Sulzer. Et voici que son avenir de peintre commence à se préciser. Encouragés par un monarque autrement éclairé que son prédécesseur, les peintres anglais les plus en vue commençaient à se grouper pour les expositions. Ils fondèrent d'abord la Société Libre des Artistes; ensuite la Société des Arts vit le jour, celle qui occupe toujours sa charmante maison de l'Adelphi construite par les frères Adam; finalement en 1769 fut fondée la „Royal Academy"; et Füssli connut peu à peu Reynolds, Gainsborough, Zoffany, West, Opie, enfin le monde entier des peintres de l'époque.

En 1766, il fit un voyage en France, Lord Waldegrave l'ayant choisi comme précepteur pour son fils, le Vicomte Chewton. Le choix n'aurait pas pu être plus malencontreux. A Paris, où Füssli eut le bonheur de rencontrer un instant son idole Rousseau en compagnie du philosoph Hume, son impatience devant la conduite indisciplinée de son élève déborda; il avait, comme il écrivit à Bodmer, „so oft mit Lächeln Ja gesagt, wenn Nein durch die Kehle guckte"; il finit par donner quelques coups à l'adolescent et lui poussa la tête à travers un paravent. Retour dépité et désespéré en Angleterre; désapprobation horri-

fiée de la famille Füssli, éclats de rire amusé de la part de Lord Waldegrave; „la noble famille", soupira Füssli, „m'avait pris comme conducteur d'ours, mais elle a découvert que l'ours, c'était moi." Heureusement qu'une ample consolation l'attendait. Rentré en Angleterre en 1767, il montra à Reynolds quelques' uns de ses dessins. „Depuis combien de temps avez-vous quitté l'Italie?" demanda Reynolds. Füssli répondait qu'il n'avait jamais vu ce pays favorisé des dieux. Alors Reynolds lui dit: „Si j'avais votre âge, et si je possédais la capacité que vous avez de produire de telles oeuvres, et si quelqu'un m'offrait une rente de £ 1000 par an, sous la condition que je devienne n'importe quoi, mais pas un peintre, je refuserais sans aucune hésitation d'accepter sa proposition". Et Reynolds, par surcroit, lui recommenda d'essayer la peinture à l'huile, et ajouta même qu'il ne lui manquerait que deux ans en Italie pour devenir le plus grand peintre de l'époque. Le compliment était, en effet, considérable, et Füssli, bien entendu, l'écouta. En Novembre 1769, il partit avec son ami Armstrong pour Rome.

Le voyage ne se passa pas sans accroc; sur une mer démontée, les deux voyageurs, en route pour Livourne, ne manquèrent pas de souffrir du mauvais caractère des artistes autant que du mauvais temps; il se chamaillèrent sur une question futile de prononciation de la langue anglaise, Füssli soutenant qu'un Suisse pouvait y arriver aussi bien qu'un Ecossais; après 28 jours de voyage, ils se séparèrent à Gênes, et en 1770, Füssli mit pied pour la première fois dans la Ville Eternelle, lieu de pélérinage et animatrice des artistes de tous les temps. „Ich will ein Maler sein, wenn ich kann, weil es das stärkste Mittel in meiner Gewalt ist, wie ich hoffe, gutes zu tun", écrivit-il à Lavater. Peintre, en effet, il devint. Ses oeuvres de l'époque romaine ne nous sont pas parvenues; mais l'influence de ce séjour en Italie fut énorme, et celle, en particulier, d'un Romain des plus grands — de Michel-Ange. „Ich brauche Raum, Höhe, Tiefe, Länge", s'était-il écrié. A Rome, cet esprit romantique pourvu d'un style classique les trouva. Car c'est cela le signe de Füssli; la tête de Janus, moitié tournée vers les grands maîtres du passé, l'autre vers le Sturm und Drang de la peinture de l'avenir. Quand Fragonard s'était décidé de faire le même voyage que

Füssli, Boucher lui avait écrit: „Mon cher Frago, tu vas voir en Italie les ouvrages de Raphael et Michelangelo. Mais je te dis en confidence et en ami; si tu prends ces gens-là au sérieux, tu es un garçon perdu" (Boucher s'est servi d'un mot moins élégant). Mais ces immensités, loin d'être dangereuses pour Füssli, ne convenaient que trop bien à son esprit moulé dans l'héroique. „Je enormer, desto besser", avait préconisé Hamann; la Chapelle Sixtine devint le lieu de prédilection de Füssli, encore plus que les salles qui contenaient les chefs d'oeuvres du Corrège, de Raphael et du Titien. Mais loin de copier ces illustres modèles, il fit mieux; il les utilisa pour lui-même, et les proportions michelangelesques et celles du statuaire grec et romain envahirent non pas des toiles froidement neo-classiques, mais celles où il donna libre cours à ses rêves historiques. Michel-Ange, Dante, Shakespeare et Milton, voici les inspirateurs de ce génie inégal, mais en esprit, assez dignes d'eux; et voici Lavater qui écrit à Herder en 1774: „Füssli malt jetzt in Rom 16 Shakespearstücke für 8000 Florins. Will er, schafft er eins reinfertig in 14 Tagen, und ein grosser Kenner sagte mir, seinesgleichen sei in Rom nicht." En effet, quelsque fussent ses autres travaux éxécutés pour des clients britanniques qui habitaient Rome, il est évident que Füssli n'oublia pas de soigner sa réputation en ce qui concernait son pays d'adoption, car en 1774 et 1777, il trouva moyen d'envoyer à l'Académie Royale deux de ses tableaux shakespeariens.

Il devint un sujet d'admiration pour les Romains (comme plus tard sa compatriote Angelica Kauffmann), lesquels n'hésitaient pas de dire que „Michel-Ange était revenu parmi eux". Il avait fait en 1772 un voyage à Venise pour se remettre d'une maladie assez sérieuse, et en 1775 un autre à Naples, et, en particulier, à Pompeii et Herculaneum, dont l'influence fut si grande sur le style décoratif anglais de la fin du siècle. Il avait connu le peintre français David; il était devenu intime avec ce Lord Rivers dont le portrait par Agasse se trouve au Musée de Genève; et il avait écrit de Rome ces brillantes lettres dont une fit la joie de Goethe, qui admira toujours Füssli et se procura les dessins qui se trouvent au Musée de Weimar. Enfin, en 1778, il se décida à rentrer en Angleterre.

Les Italiens, malgré sa popularité chez eux, n'avaient, paraît-il, pas beaucoup plu à cet être difficile; „ils sont vifs et très distrayants", écrivait-il, „mais il y a ce léger désavantage qu'on ne se sent jamais tout à fait en sécurité parmi eux"; et j'aime assez l'histoire d'un de ses modèles féminins qui venait chez lui un poignard câché dans son corsage, et qui expliquait que c'était „contro gl'impertinenti". Il emporta d'Italie de précieuses expériences d'artiste et, en plus, une grande peine de coeur. Le voici écrivant de Lugano (où il descendit chez le gouverneur, un ancien camarade de collège) à son ami le peintre anglais Northcote: il lui décrit les peintures de Carracci à Bologna et celles de Giulio Romano à Mantova, mais il ajoute: „Lorsqu'on prononce le mot Rome, mon coeur s'enfle, mon oeil s'enflamme, et la frénésie s'empare de moi. J'ai vécu à Bologna aussi agréablement que m'ont permis mon coeur lacéré et mon cerveau bouillonnant." Rentré à Zurich pour la première fois depuis tant d'années, Füssli se laissa lacérer le coeur encore une fois; il s'enflamma pour la fille d'un magistrat zurichois, la „Nänne" de ses lettres malheureuses de 1779, et voulut l'épouser; mais le père trouva que ce fougueux génie ne convenait guère à une respectable famille; la jeune fille épousa plus tard un neveu de Lavater, le Conseiller Schinz, Füssli repartit dans un second état de „frénésie", et le voici, en 1779 rentré à Londres.

Il s'établit dans St. Martin's Lane, et se remit énergiquement au travail. En 1780, il exposa à l'Académie des peintures à sujet historique qui plurent beaucoup à Reynolds, dont, d'ailleurs, Füssli lui-même préférait les tableaux historiques à ceux de Benjamin West, le peintre connu de „La Mort du Général Wolfe". En 1782, il exposa son fameux tableau du „Cauchemar" („The Nightmare"); il est dans la veine la plus fantasmagorique de notre peintre; il fut gravé, et lorsque la gravure fut montrée à la Foire de Leipzig, elle fascina le public entier; et je comprends si bien que lorsque le Dr. Ganz qui m'a si généreusement aidé dans la préparation de cette conférence, put se procurer, il y a quelques années, chez Lord Harrowby dans sa propriété du Staffordshire des tableaux de Füssli, Lord Harrowby se soit dit enchanté d'en être débarrassé, tellement les toiles lui avaient fait peur pendant son enfance; une

version de ce „Cauchemar" se trouvait parmi eux. En 1788, il se maria avec une Mlle Sophia Rawlins, de Bath. Le rôle principal de ce placide personnage semble avoir été de créer la paix là où les éclats d'impatience de son tempestueux mari avaient semé la guerre. Ils vécurent très heureux ensemble 35 ans. En plus, elle devait faire face à d'autres situations plus incongrues; car ici se place un incident à la fois sérieux et comique dans la vie de notre artiste. Une assez belle personne, une Mrs. Woolstonecraft, qui fut une de nos premières suffragettes, comme nous appelions avant l'autre guerre ces dames qui bataillaient pour les droits des femmes, et qui, en plus, écrivait des pamphlets enthousiastes pour la Révolution Française, rencontra Füssli et s'enticha de lui. Comme beaucoup de révolutionnaires de salon, elle s'habillait mal, portait toujours des robes de drap noir et des bas de laine, et vivait avec une simplicité affectée; et lorsque Talleyrand lui rendit visite, elle lui offrit du thé et du vin tour à tour dans la même tasse. Mais l'amour opérant ses mirâcles habituels, elle devint plus coquette, fit des concessions à la mode, et assiégea Füssli de telle façon qu'elle en vint à proposer sérieusement à Madame Füssli de faire ménage à trois, car elle voulait „unir son esprit" à celui de Füssli — sur quoi Madame Füssli lui ferma assez naturellement une fois pour toutes la porte au nez. L'évincée partit pour la France en 1792, rencontra l'écrivain libertaire Godwin et l'épousa; et lorsqu'elle rentra et mourut en 1797 en donnant la vie à un enfant qui devint plus tard la femme du poète Shelley, Füssli, qui avait gardé ses lettres sans les lire et qui l'appelait toujours „une philosophe mal soignée", prononça son épitaphe en deux mots: „Pauvre Mary".

Toutes ces péripéties ne dérangèrent en rien son diligent travail. Mais voici qu'arrive le moment de sa grande épreuve et sa grande déception, une déception qui, devant la froideur du public dérouté, le fit s'écrier: „Je suis convaincu que de tous les mensonges de l'empereur Néron, celui par lequel il prétend que l'art est encouragé par la terre entière a été le plus atroce." En 1790, l'éditeur Johnson voulut publier l'édition de Milton préparée par le poète Cowper. On confia à Füssli la tâche de peindre 30 tableaux dont les gravures seraient les illustrations du livre; mais le poète ayant hélas! sombré dans la

folie avant d'achever son travail, Füssli réserva ces tableaux pour ce qui devait être la principale entreprise de sa vie; la „Galerie Miltonienne". On l'aida; des amis, le banquier Coutts à tête, lui garantirent des sommes allant de 50 à 100 livres; lorsque, neuf ans après, le moment de l'exposition s'approcha, Opie et Lawrence contribuèrent avec leurs tableaux à faire de la réclame; Lawrence peignit son „Satan rassemblant ses Légions" qui fut acheté par le Duc de Norfolk; et lorsqu'enfin, le 20 mai 1799, la „Galerie Miltonienne" vit le jour, avec 40 tableaux dont la majorité était de notre peintre, au siège de l'Academie en Pall Mall, l'aimable Lawrence lui-même, le Duc de Wellington, la Comtesse de Guilford, (la fidèle protectrice de Füssli), le Marquis de Bute et le riche Angerstein, dont la collection constitue le fond de notre National Gallery, achetèrent tous des tableaux. Hélas! le public n'en fit pas autant; il ne vint même pas les voir. Cet art violent, cette imagination déréglée, ces yeux exorbités, ces visages grimaçants, ces ombres mystérieuses ou maléfiques étaient une potion trop forte pour un peuple habitué aux calmes portraits, aux translucides paysages, et aux mièvres gravures de Cipriani et de Bartolozzi. „J'ai rêvé d'une terre d'or, et je sollicite vainement la barque qui m'amenera sur ses rives", soupira Füssli. Mais il ne perdit pas courage; il alla jusqu'à peindre des toiles supplémentaires pour la réouverture de la Galerie, qui eut lieu en mars 1800, après un dîner donné par l'Académie pour attirer des clients. Hélas! même résultat; l'exposition se ferma en juillet.

Mais il y avait des compensations. Les amitiés d'abord; celle du merveilleux peintre-poète Blake, la grande redécouverte du 20e siècle, dont l'oeuvre peinte ressent visiblement l'influence füsslienne, mais dont Füssli emprunta certainement beaucoup d'idées, et qui aima Fussli plus que tous ses autres amis; celle des Guilford, de Lord Oxford, le frère d'Horace Walpole, de ces charmants Lock de Norbury Park près de Dorking, (dont un des descendants est le Duc de Sermoneta, le chef de la famille Caetani), celle des peintres Opie et Reynolds. Les honneurs, ensuite; en 1799, il succéda à Barry comme Professeur de Dessin à l'Académie; son frère Rodolphe lui écrivit de Vienne la même année: „Vos productions londoniennes sont hautement

estimées ici, mais malheureusement leurs prix ne sont pas moins hauts"; il y eut aussi ces conférences sur la peinture qu'il fit pour l'Academie en 1801, et qui, une fois publiées, furent traduites en trois langues. Il y eut ce voyage qu'il fit à Paris en 1802 avec son ami l'architecte Smirke pour voir le Musée Napoléon, où il put constater que les restaurateurs, comme il arrive souvent, avaient abîmé bien des tableaux, et alla jusqu'à dire de la fameuse Madone de Raphael que „personne qui l'a vue à Foligno ne la reconnaîtra ici"; il revit le peintre David et se laissa admirer par Gérard; David voulait le présenter au Premier Consul, mais il refusa en disant qu'en regardant David, il ne pouvait pas chasser de son esprit les atrocités de la Révolution Française. Il vit la maison de Madame Récamier, où l'architecte mesura et dessina la ravissante chambre-à-coucher. Enfin, à l'âge de 64 ans, Füssli devint gardien de l'Académie, choix officiellement approuvé par le Roi George III; cette charge le délivra enfin une fois pour toutes des soucis financiers. Sa sensibilité ombrageuse apparaît bien dans sa réponse aux peintres Opie et Northcote qui, assez étrangement, avaient voté contre lui et lui rendirent visite pour s'en expliquer: „Je regrette que vous vous soyez donné cette peine, car je vais perdre ma réputation auprès de mes voisins; lorsque vous êtes entrés chez moi, on a dû prendre l'un de vous pour un petit créditeur juif et l'autre pour un huissier — donc, au revoir, Messieurs." Quelques années plus tard, il devint aussi Professeur de Peinture — et ses élèves, le peintre Haydon en tête, Haydon dont l'autobiographie est un des livres les plus saisissants de l'époque, lui firent don d'un vase en argent dont Flaxman avait fait le dessin.

Déjà, en 1813, après une quarantaine d'années de bonne santé, une fièvre d'origine nerveuse l'avait obligé d'aller à Hastings, au bord de la Manche. En 1825 il tomba sérieusement malade chez la fidèle Lady Guilford et ses filles à Putney. „Qu'est-ce que ceci veut dire? Quand je veux parler, je coasse comme un crapaud", grognait-il. Enfin, le 16 avril, il expira tranquillement; et l'Angleterre, pays plutôt xenophobe, fit à cet Helvète qui l'avait tellement aimée et appréciée, les honneurs pompeuses de funérailles où marchait derrière ses restes vers la cathédrale de Saint Paul la fleur de la noblesse et du

monde intellectuel du pays. Il y repose dans le crypte à côté d'Opie et de Reynolds. Deux jours avant sa mort ce travailleur infatigable se préoccupait de ses tableaux inachevés pour l'Académie.

Pour son épitaphe je voudrais, avant de vous libérer de la tyrannie intempestive de ma parole et de vous rafraichir un peu l'oeil après vous avoir fatigué l'oreille, vous offrir deux descriptions de sa personne et de sa façon de vivre; je laisse celles-ci en allemand, car je n'ai pas le texte anglais de Haydon avec moi, et que Lavater est un suisse alémanique. Voici ce que ce Lavater auquel Füssli écrivait de Londres: „Die Schweiz ist ein kaum sehbarer Erdflecken; wenn man ihn sehen soll, so muss er diamantgleich schimmern", pensait de son compatriote à l'époque du séjour à Rome (la lettre est envoyé à Herder); „Füssli in Rom ist einer der grössten Imaginationen. Er ist in allem Extrem — immer Original: Shakespeare's Maler — nichts als Engländer und Zürcher Poet und Maler... Einmal send ich dir seine originalen Briefe; Windsturm und Ungewitter. Reynolds weissagt ihn zum grössten Maler seiner Zeit. Er verachtet alles. Sein Witz ist grenzenlos. Er handelt wenig ohne Bleistift und Pinsel — aber wenn er handelt, so muss er hundert Schritte Raum haben, sonst würd er alles zertreten. Alle griechischen, lateinischen, italienischen und englischen Poeten hat er verschlungen. Sein Blick ist Blitz, sein Wort ein Wetter — sein Scherz Tod und seine Rache Hölle; in der Nähe ist er nicht zu ertragen... Er zeichnet kein Porträt — aber alle seine Züge sind Wahrheit und dennoch Karikatur... Stolz und Nonchalance machen jeden Mund ferne verstummen, der etwas von ihm bitten will; aber er gibt sich in einem Augenblicke arm, wenn er ungebeten gibt." Et maintenant voilà, dans la traduction de Mons. Federmann, comment le voyait son élève Haydon: „Füssli war ungefähr 5 Fuss, 5 Zoll gross, hatte eine kleine gedrungene Figur, stand fest auf seiner Staffelei, malte mit der linken Hand, hielt niemals die Palette auf dem Daumen, sondern hatte sie auf seinem Stein liegen, und, da er sehr kurzsichtig war, aber zu eitel ein Glas zu tragen, so tauchte er gewöhnlich seinen wilden Pinsel in das Oel, und im Dunkeln rund um die Palette fegend, nahm er einen grossen Klumpen Weiss, Rot oder Blau auf wie's gerade

traf, und plasterte den über eine Schulter oder Gesicht. Zuweilen bekam er es in seiner Kurzsichtigkeit fertig, einen schrecklichen Schmarren Preussischblau in das Fleisch zu setzen und dann vielleicht, den Irrtum entdeckend, ein Stück Rot zu nehmen, um das Blau zu dämpfen, und schliesslich, es näher betrachtend, sich zu mir herumzudrehen und zu rufen: Bei Gott, das ist ein feiner Purpur, grad so wie bei Correggio, bei Gott! Und dann wieder konnte er plötzlich mit einem Zitat aus Homer, Tasso, Dante, Ovid, Vergil oder den Nibelungen herausplatzen und mich andonnern: Mal das!"

Et maintenant, quel est le jugement que nous devons formuler sur cette manifestation troublante, sur l'art de celui qu'un Anglais a appelé „the wild little hectoring Swissman", un art qui ayant fasciné et choqué son époque, ne nous choque plus, mais nous fascine encore? Vous voyez bien de qui et de quoi il s'agit; un homme d'un talent en même temps considérable et inégal; une imagination aussi vive que variée, hantée par d'illustres fantômes, par les maîtres-personnages de l'histoire, de la poésie, et de la mythologie; une nature fermée la plupart du temps à la beauté quotidienne de la figure humaine et du paysage, ne rêvant que gestes héroïques, qu'apparitions célestes ou infernales, que femmes mi-courtisanes, mi-grande dames, avec un piment de diabolique, une pointe de féerique, même un rien de folie; un dessinateur, à ses meilleurs moments, l'égal des plus grands de n'importe quelle période; et en dernier lieu, et peut-être avant tout, un tempérament.

La fantaisie est la déesse qui préside toute son oeuvre; elle lui dispense des faveurs qui sont toujours exceptionnelles, et souvent de vraies inspirations — des inspirations qui font oublier l'essentielle impatience, les nombreuses imperfections qui gâtent ses toiles peintes à l'huile. Il est, d'ailleurs, à noter qu'un critique aussi avisé et aussi eclectique que le distingué académicien français, M. Edmond Jaloux, croit discerner dans ces toiles, malgré leur teintes sombres et quelquefois superficiellement rebutantes, une vraie palette — „des verts presque noirs", écrit-il, „des acajous mordorés, des argents bleuis ou oxydés, des oranges foncés, des blancs agrémentés de corail, qui n'appartiennent qu'à lui." Et lorsque le même critique ajoute, à propos de certaines toiles représentant des scènes de bataille

entre Anglais et Orientaux exécutées avec un brio et une richesse de couleurs inattendue: „On peut deviner déjà la grondante approche de Delacroix", je ne puis manquer d'être enchanté de voir confirmée mon opinion par une autorité aussi reconnue. Car malgré cette fausse apparence de classicisme, due en grande partie à certain choix de sujets, qui a l'air de colorer son oeuvre, et qui fait dire à Monsieur Jaloux, qu'elle est „voisine du classicisme ‚davidien' de l'Empire, tout rapprochée par moments d'un Prud'hon, d'un Girodet", cette oeuvre par son emphase, sa liberté, son attirance vers l'histoire et les grandes légendes, son parfum de désordre, contient en germe tout le Romantisme. „Je ne veux pas bâtir un cottage", disait Füssli, „mais ériger une pyramide": et vers la fin de sa vie, il prononça ces paroles touchantes dans leur orgueil: „Si je ne croyais pas à la vie future, je me pendrais, car j'ai vécu et je vis encore pour rien. Je suis certain que j'existerai dans l'au-delà, car je sens que la Déité m'a doté de pouvoirs que le temps ne m'a pas permis de développer. Je suis capable de faire dix fois plus que je n'ai fait." Certains de ses tableaux et beaucoup de ses dessins semblent justifier cette magnifique prétention — ses dessins dont M. Jaloux dit qu'ils laissent prévoir „un Whistler, un Rodin". Faisons en tout cas amende honorable à celui qu'un remarquable écrivain de chez vous, M. Max Berger, a appelé: „le plus shakespearien de tous les peintres-poètes que notre sol ait produits, un Holbein rococo et romantique en même temps, tombé et sombré entre deux époques de rhétorique, anti-bourgeois par excellence et par essence", et dont M. Jaloux lui-même n'hésite pas à dire: „C'est un génie authentique, un des plus grands artistes de la Suisse."